

Intervention de Pierre GOULETQUER

Quelques problèmes d'éthique archéologique

« Ce n'est pas la peine qu'on vous explique, vous ne comprendriez pas ! »

Cette réponse à la première question que j'ai posée lors de mon premier chantier de fouille m'aura marqué pour toute ma carrière, et aura servi de support à un regard critique constant porté sur la prétendue complexité de notre métier. J'ai très vite compris que si nous sommes incapables d'expliquer à un enfant ce que nous faisons, ce n'est pas l'intelligence limitée de celui-ci qui est en cause, mais bien notre propre faculté à concevoir globalement les choses et à les traduire en mots et en concepts simples.

Cette réponse cavalière va de pair avec la conviction maintes fois exprimée par un très grand nombre de nos collègues, selon laquelle l'archéologie préhistorique est une affaire d'élite, ou encore avec l'affirmation que les musées d'archéologie doivent être réservés aux professionnels, le public y étant tout au plus toléré.

La première leçon de l'archéologie est précisément de nous apprendre la modestie face à la fragilité de nos connaissances. Si nous appartenions à une élite, ce ne serait pas à nous de l'affirmer, et il faut bien le dire, dès que nous quittons le chemin étroit de nos spécialités, nous nous confondons bien vite avec le public le plus quelconque. C'est ce qui se passe lorsque, spécialiste du Mésolithique, je visite les grottes peintes du Périgord. En tant que touriste ordinaire, j'attends alors qu'on respecte mon ignorance et qu'on me tienne un discours argumenté mais simple, traduisant autant que faire se peut l'état de la recherche sur le sujet.

Au cours du dîner d'hier soir, Serge Maury m'a présenté en termes imagés comme quelqu'un qui soulève des problèmes auxquels personnes ne s'attendent. Je vais sans doute le décevoir en disant que cela était vrai autrefois, et que ce qu'il prenait pour un talent n'était que le résultat de maladresses et d'une naïveté sans contrôle. Pourtant, pour lancer le débat, j'avais prévu de soulever quelques questions un peu dérangeantes : faute de temps, je n'en ai retenu qu'une seule.

- Sommes-nous certains que l'archéologie préhistorique soit une science ?

Ce n'est pas parce que des scientifiques la pratiquent, ni parce que d'autres prétendent la pratiquer scientifiquement qu'une activité est une science. Même si cela était, la part authentiquement scientifique dans notre démarche ne serait peut-être pas essentielle.

Il y a quelques années, les élèves du Lycée de l'Harteloire à Brest ont tourné un reportage dans lequel ils interviewaient des chercheurs de diverses disciplines. Il y avait là un géologue, une botaniste, un chimiste, un biologiste, un mathématicien et un préhistorien. Alors que nous ne nous connaissions pas, et que nous ne nous étions pas concertés, nous avons tous développé séparément le thème des aspects ludiques de la recherche. Il n'y a évidemment pas de véritable recherche sans questionnement, ni sans le jeu qui consiste à trouver des solutions aux problèmes posés, avec ce que cela implique d'erreurs, de déceptions et de satisfactions. A cela s'ajoutent les aspects artistiques indéniables de la pratique de notre métier. Nous manipulons de la matière brute comme le fait le sculpteur ou

le peintre, et nous la transformons en une œuvre qui transcende la masse interne que nous avons travaillée. Cela est vrai dès la prise en charge de la fouille, mais cela demeure tout au long des processus de notre recherche et de l'expression de nos résultats. Lorsqu'elle existe, la part scientifique n'intervient que secondairement.

Comme nous avons parlé de maïeutique, rappelons que, tout comme il existe une école de la découverte de la connaissance et une école de la répétition, il y a aussi deux recherches. L'une est une recherche d'invention, où l'on pose des questions nouvelles où l'on invente des concepts nouveaux, où l'on court le risque de se tromper. L'autre est une recherche qui réitère des mécanismes éprouvés, avec pour objectif d'accumuler des données qui entrent dans un corpus pré-établi, ne laissant nulle place au risque, à l'invention ou à l'imaginaire. Le développement de l'archéologie dite de sauvetage puis de l'archéologie dite préventive a favorisé d'indéniables progrès techniques de notre métier ; on fouille certainement mieux aujourd'hui qu'il y a trente ou quarante ans. Mais la technique, aussi sophistiquée soit-elle, n'est pas la science.

Cette prétention des archéologues à se réclamer d'une science a accompagné tous les développements de l'archéologie au cours du demi-siècle qui s'achève, mais à y regarder de près, plutôt qu'à une réalité profonde, cela ressemble, à un mécanisme de défense d'une profession extrêmement fragile, tant par le flou qui préside au recrutement des chercheurs que par l'impossible retour sur la chose étudiée. L'archéologie n'est pas une science parce qu'il est impossible de revenir sur l'état initial de la matière en lui appliquant les mêmes méthodes ou des méthodes différentes qui permettraient la remise en cause des acquis antérieurs. Ce retour impossible fait que nous accumulons des faits qui sont autant de reflets des époques de la recherche, au même titre que l'histoire de l'art accumule des œuvres. Ce que l'on prend pour de la science n'est en fait que de la méthode¹.

Si l'archéologie préhistorique n'est pas une science, alors les stratégies adoptées et l'approche du public lui-même risquent d'être complètement faussées. Le premier devoir de l'archéologue devrait consister à démonter le discours scientifique, à le débarrasser des barrières qu'il élabore entre la profession et la société, pour ne mettre en lumière que l'essentiel du jeu de l'observation, de la déduction et de l'inévitable imperfection des conclusions. S'il fallait parler de déontologie de la pratique éducative, c'est là, au cœur même de la définition de notre métier, qu'il faudrait en définir les principes, tout en se demandant si notre discipline est à même d'aborder de tels problèmes, elle qui n'a jamais été capable de se définir une éthique claire précisant ses rapports au patrimoine, aux administrations, à la politique, au public en général, au bénévolat et à l'amateurisme, au recrutement même de ses acteurs.

Aujourd'hui nous avons devant nous les deux grandes catégories de médiateurs en matière de préhistoire ou archéologie.

Les premiers – premiers parce qu'ils sont en amont des chaînes opératoires qui président aux découvertes et non pour une quelconque question de préséance – sont les acteurs de la recherche. Nous sommes quelques uns ainsi, pour des raisons diverses, à donner de

¹ Ce qui veut dire qu'une véritable recherche en archéologie ne pourrait se passer d'intégrer les découvertes anciennes à leur contexte historique, politique, économique, etc..., ni d'assumer les erreurs des époques passées, ce qui est encore le meilleur moyen d'assumer les erreurs du moment.

l'importance à la transmission de nos interrogations, de nos méthodes, de nos résultats et de nos ignorances².

Les seconds sont les utilisateurs de nos acquis, qui recyclent ceux-ci dans un discours qui s'adresse à des publics plus ou moins ciblés. Pour ma part, je n'aurais pas pu être muséographe ni traduire le savoir d'autrui, car très vite ma pratique éducative aurait consisté à transmettre mon savoir-faire muséographique, elle aurait dévié vers des ateliers au cours desquels j'aurais appris aux gens à élaborer un discours à partir d'un caillou des plus banals, comment le mettre en scène, comment le faire évoluer, etc....

Je suis passionné par la transmission d'une démarche qui commence avec un constat d'ignorance, qui se poursuit par l'élaboration et l'application d'une méthode adaptée aux interrogations posées, et qui s'achève dans un système déductif qui laisse la place à des constats d'ignorance renouvelés. Ce type de diffusion n'est peut-être pas applicable à tous les domaines de la recherche en préhistoire, mais il l'est parfaitement dans celui que je me suis choisi, celui de la prospection. Il consiste, non pas à réitérer la relation maître-élève que l'on subit depuis l'Ecole Maternelle jusqu'à la Maison de Retraite, mais à instaurer un véritable dialogue avec des partenaires dont chacun possède au moins une parcelle de talent, de connaissance ou de réflexion. Cela a commencé au début des années 1970 lors de la visite d'un de mes chantiers de fouille par une classe de l'école publique voisine, lorsque les élèves m'ont posé des questions qui ne nous avaient jamais effleurés. Depuis, il est bien rare qu'une action éducative un peu soutenue n'aboutisse pas à quelque réflexion qui révèle une facette inattendue de notre métier. Cela revient à constater que notre profession n'est pas protégée par un mur, ni par le grillage qui entoure nos chantiers, ni même par les vitrines inviolables d'un musée. Elle baigne dans la société qui l'alimente en moyens, en concepts, et, au bout du compte, en personnel, et avec laquelle elle peut et doit échanger. Non des connaissances prétendument achevées, mais des interrogations, des idées, des méthodes.

Il y a quelques années, au cours d'un projet d'Action Educative de deux ans qui jumelait l'Institut Médico-Educatif de Trévidy (Morlaix) avec l'école primaire de Kerfraval voisine, sous le titre « traces et empreintes du passé... » nous avons ainsi mené un travail en profondeur au cours duquel l'approche du vestige archéologique était préparé par l'étude de faits ou d'objets intellectuellement plus accessibles. Par exemple, la visite du cairn mégalithique de Barnenez (Plouézoc'h, Finistère) avait été précédée par l'étude du cimetière voisin de l'I.M.E.. Je passe sur ce que les enfants ont acquis à cette occasion, depuis l'étude typologique des monuments, l'évocation de la durée proche et moyenne, l'insertion dans la durée longue, l'idée de la mort et la connaissance des rites qui l'entourent, etc.. Ce qui est certain, c'est qu'à travers cette expérience, et à travers les questions hésitantes mais sans complexes des enfants, le monument mégalithique lui-même ne pouvait plus être cette construction un peu froide et définitivement figée du land-art des années soixante qu'en a fait sa restauration par les Monuments Historiques. Peut-être au prix d'une contraction de la durée « absolue », il retrouve sa vocation sacrée, le dynamisme d'une architecture étalée sur plusieurs siècles, et, si mal comprises, les phases successives de son abandon et les maladresses de sa restauration. En bref il s'humanise.

² Il faut bien reconnaître que les préhistoriens professionnels étaient assez peu représentés dans ce colloque, comme c'est le cas dans la plupart des réunions traitant du thème de la vulgarisation, de la pédagogie ou de l'éducation. Cette désaffection est peut-être à mettre en relation avec le sentiment d'appartenir à une élite.

La vulgarisation de nos résultats est autre chose. Nous ne pouvons prétendre diffuser les résultats définitifs de notre recherche, pour la simple raison que dans notre domaine le définitif n'est jamais établi. L'exemple des expérimentations tentées à Bougon, cité par Elaine Lacroix, est là pour l'illustrer : la foule nécessaire à la traction d'un menhir est ramenée au dixième de son importance par une astuce technique tout à fait convaincante. Nous le savons trop bien, si nos constats sont définitifs, irrémédiablement intégrés à l'histoire de la discipline, tout ce qui relève des interprétations n'est que temporaire, dangereusement menacé par l'observation la plus fortuite, parfois la moins scientifique qui soit. Si on doit réfléchir à une déontologie de la pratique éducative dans ce domaine, alors il faut reconnaître que toutes les mises en scène représentent un danger. Celui de cacher les incertitudes de la recherche derrière l'esthétisme d'une vitrine, l'habileté d'un geste expérimental, le réalisme d'une mise en situation, voire les représentations archétypales les plus éculées.

Deux des étudiants qui m'accompagnent représentent assez bien ces deux catégories de médiation.

Yan Pailler est capable de tenir en haleine une salle avec quelques cailloux de fibrolite, en commentant quelques traces très subtiles de début de polissage, et de provoquer la participation efficace de gens tout à fait ordinaires à ses prospections. Une façon comme une autre d'intégrer la société en recherche difficile dans laquelle l'important est, avant de poser des questions complexes, de repérer dans les labours et les éteules les matières, les formes et les reflets d'un patrimoine archéologique aussi ténu que diffus.

Estelle Yven est capable de faire visiter l'antique musée de préhistoire de Penmarc'h (Finistère) en démontrant l'intérêt historique de sa vétusté, tout en adaptant les interprétations des chercheurs à un très large éventail de publics. Si elle anime ce véritable « musée de musée », c'est bel et bien en y intégrant le public, que celui-ci vienne y chercher une fraîcheur illusoire, ou qu'il soit déjà très documenté. L'intérêt du musée n'est plus alors dans une série de vitrines plus ou moins bien éclairées, il réside aussi dans les questions et les réflexions de visiteurs qui ressortent ravis d'avoir appris quelques chose...sur eux-mêmes autant que sur la préhistoire.

A ce raccourci de notre métier ou de nos métiers, j'ai ajouté dans l'équipe qui m'accompagne une étudiante en ethnologie dont le projet est l'étude de la tribu des archéologues. Hier soir, Pascal Picq nous a raconté des choses extraordinaires sur les stratégies politiques et sociales des chimpanzés. Je ne doute pas que Marianne Torchard découvre des choses tout aussi étonnantes en observant notre séminaire.

Il y a quelques années, en Bretagne et à propos d'une exposition d'archéologie, j'ai entendu un élu annoncer en public que « le touriste est un mouton qu'il faut savoir tondre ».

Le premier devoir de l'archéologue en matière éducative sera bien entendu de respecter son interlocuteur, même si l'attrait du patrimoine qui l'attire le multiplie par des chiffres astronomiques, comme c'est le cas dans la vallée de la Vézère. C'est sur cette seule base du respect que peut se bâtir une quelconque éthique, non seulement de nos pratiques éducatives, mais de la recherche elle-même. Même si l'enjeu économique et ses exigences sont là pour nous orienter vers un tourisme dit « de masse », n'oublions jamais que dans un musée ou sur

un site ouvert au public, tout comme dans un bon restaurant, la qualité passe par le respect de l'individu et par la personnalisation de l'accueil.

Nous, touristes, ne sommes pas des moutons, et nous pouvons comprendre bien des choses, à condition qu'on se donne la peine de nous les faire entendre.

Les Eyzies de Tayac, Octobre 1998